NOTES PRÉLIMINAIRES

De tous nos hommes publics, il n'en est pas un dont la carrière offre l'exemple d'un travail aussi énergique, aussi ardu et aussi constant, que celui accompli par M. Mercier depuis 1883. Dans ces huit ans, il a usé successivement les administrations Mousseau et Ross, formé le parti national, amené ce parti au pouvoir, opéré la rénovation politique et administrative de la province.

Ce qu'il a fallu de travail, de luttes opiniâtres et d'activité pour accomplir cette tâche, ceux-là seuls le savent qui ont été les collaborateurs intimes de M. Mercier, l'ont vu constamment à l'ouvrage, travaillant jour et nuit, dirigeant la polémique dans les journaux, la lutte en Chambre et la bataille sur les *hustings*, parcourant la province, payant partout de sa personne, se chargeant invariablement de l'attaque ou de la défense des postes les plus périlleux.

M. Mercier avait ainsi parcouru toute la province dans la fameuse campagne de 1886, excepté la Gaspésie. Un ensemble de circonstancielles, pour ainsi dire providentielles, voulut qu'il y passât ses premières vacances après son avènement comme premier ministre.

Le travail herculéen qu'il avait accompli depuis plusieurs années commençait à affecter sa robuste constitution, au point que ses amis, commençant à entretenir des craintes sérieuses sur l'état de sa santé, s'entendirent pour le supplier de prendre quelques semaines de repos. Il acquiesça à leurs représentations et il fut convenu qu'il irait passer quelques semaines à Carleton, dans la baie des Chaleurs.

A son arrivée à Carleton, M. Mercier reçut une véritable ovation. Le maire, M. Nicolas Arseneau, lui présenta une adresse et lui souhaita la bienvenue au nom de tous les citoyens. En répondant à cette adresse, le Premier ministre déclara qu'il se tiendrait à la disposition de ceux qui auraient affaire à lui et invita les citoyens à aller le voir pour lui faire connaître les besoins de leur localité et même du comté.

Cette invitation, si cordiale et si sympathique, fut une véritable surprise pour les braves gens du comté de Bonaventure. Jusque là, ils avaient été traités comme des parias par les tyranneaux qui n'avaient pour eux que la morgue du parvenu. Une poignée de ces parvenus faisait le chaud et le froid dans toutes les